

Lettre de Frédéric II à D'Alembert, 7 janvier 1774

Auteur : Frédéric II

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Relations entre les documents

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Informations sur le contenu de la lettre

IncipitVous pouvez être sans appréhension pour ma personne...

RésuméLes jésuites ne l'effrayent pas. Il n'est pas le seul à les avoir conservés, les Anglais et les Russes aussi. N'a pu entendre la tragédie de Guibert, qui reviendra l'année prochaine. Fâché par le dernier ouvrage d'Helvétius [De l'Homme]. Diderot à Saint-Petersbourg, « arrogance » de ses ouvrages. Vœux pour Anaxagoras. P.-S. Crillon est allé « crillonner » en Russie.

Justification de la datationNon renseigné

Numéro inventaire74.03

Identifiant834

NumPappas1364

Présentation

Sous-titre1364

Date1774-01-07

Mentions légales

- Fiche : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).
- Numérisation : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG).

Editeur de la ficheIrène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Informations éditoriales sur la lettre

Format du texte de la lettreNon renseigné

Publication de la lettre Preuss XXIV, n° 135, p. 615-617

Lieu d'expédition Potsdam

Destinataire D'Alembert

Lieu de destination Paris

Contexte géographique Paris

Information générales

Langue Français

Source copie, « Berlin », P.-S.

Localisation du document Genève IMV, MS 42, p. 225-230

Description & Analyse

Analyse/Description/Remarques Non renseigné

Auteur(s) de l'analyse Non renseigné

Notice créée par [Irène Passeron](#) Notice créée le 06/05/2019 Dernière modification le 20/08/2024

Bruxes XXIV, 135, pp. 615-617
07 janvier 1774 Frédéric II à D'Alembert

1364
• 834

AVEC D'ALEMBERT.

615

Petersbourg, où elle a marié sa fille: elle ne tarit point sur les
louanges de l'Impératrice, ni sur toutes les belles fondations que
cette princesse a faites dans ce pays. Voilà ce que c'est que de
voyager. Pour nous, qui vivons comme des rats de cave, les
nouvelles ne nous viennent que de bouche en bouche, et le son
de l'ouïe ne vaut pas celui des yeux. Je fais, en attendant, des
vœux pour le sage Anaxagoras, et je dis à Uranie: C'est à toi
de soutenir ton premier apôtre, pour maintenir une lumière sans
laquelle un grand royaume tomberait dans les ténèbres; et je dis
au grand Démourgos: Conserve toujours le bon d'Alembert
dans ta sainte et digne garde.

135. AU MÊME.

Le 7 janvier 1774.

Vous pouvez être sans appréhension pour ma personne: je n'ai
rien à craindre des jésuites. Le cordelier Ganganelli leur a rogné
les griffes; il vient de leur arracher les dents mâchelières, et les
a mis dans un état où ils ne peuvent ni égratigner, ni mordre,
mais bien instruire la jeunesse, de quoi ils sont plus capables
que toute la masse des euculatis. Ces gens, il est vrai, ont tergi-
versé pendant la dernière guerre; mais réfléchissez à la nature
de la clémence. On ne peut exercer cette admirable vertu à
moins que d'avoir été offensé; et vous, philosophes, vous ne
me reprocherez pas que je traite les hommes avec bonté, et que
j'exerce l'humanité indifféremment envers tous ceux de mon
espèce, de quelque religion et de quelque société qu'ils soient.
Croyez-moi, pratiquons la philosophie, et métaphysiquons
moins. Les bonnes actions sont plus avantageuses au public
que les systèmes les plus subtils et les plus déliés de découvertes,
dans lesquels, pour l'ordinaire, notre esprit s'égare sans saisir
la vérité. Je ne suis pas cependant le seul qui ait conservé les
jésuites; les Anglais et l'impératrice de Russie en ont fait tout

autant; et même dans ces trois États l'ordre^a fait corps ensemble.^b Voilà pour les jésuites.^c

Pour M. de Guibert, j'ai cru qu'il avait abjuré son art inhumain entre les mains de Voltaire. Je n'ai pas eu le temps d'entendre sa tragédie; il m'a dit qu'il méditait pour l'année prochaine un voyage au Nord, qu'il passerait par ici, et qu'alors il me lirait sa pièce. Je ne suis fait que pour admirer, et non critiquer ceux qui en savent plus que moi; quelques vers composés pour mon amusement dans une langue étrangère ne me rendent pas assez présomptueux pour me croire maître de l'art. La tragédie m'a paru surtout difficile à traiter; je n'ai pas eu le courage de m'essayer en ce genre,^d parce qu'il ne souffre rien de médiocre, et qu'il faut un esprit plus libre de soins que le mien pour se flatter d'y réussir.

A propos d'ouvrages nouveaux, j'ai lu celui d'Helvétius.^e et j'ai été fâché, pour l'amour de lui, qu'on l'ait imprimé. Il n'y a point de dialectique dans ce livre; il n'y a que des paralogismes et des cercles de raisonnements vicieux, des paradoxes et des folies complètes, à la tête desquelles il faut placer la république française. Helvétius était honnête homme, mais il ne devait pas se mêler de ce qu'il n'entendait pas; Bayle l'aurait envoyé à l'école pour étudier les rudiments de la logique. Et cela s'appelle des philosophes! Oui, dans le goût de ceux que Lucien a persillés. Notre pauvre siècle est d'une stérilité affreuse en grands hommes comme en bons ouvrages. Du siècle de Louis XIV, qui

^a Au lieu de l'ordre, on lit *l'ordre* dans toutes les éditions, et même dans la traduction allemande des *Œuvres posthumes*, t. XI, p. 263 et 264; mais il est évident que c'est une erreur, répétée par inadvertance. Frédéric dit ci-dessus, p. 501: « On ne écrit de Paris que les jésuites se reforment en corps. »

^b Le 5 février 1776, Frédéric, cédant aux instances de M. de Strachwitz, évêque suffragant de Breslau, décida que les jésuites cesseraient d'exister comme corporation, et qu'ils déposeroient le costume de l'ordre, mais qu'ils continueraient à fonctionner comme instituteurs de la jeunesse dans les écoles catholiques. Voyez *Schlesische Provinzial-Blätter*, Breslau, 1836, t. CIII, p. 333 et suivantes.

^c Voyez ci-dessus, p. 396.

^d Voyez t. XIV, p. 2, et t. XXI, p. 263, 266 et 268.

^e *De l'homme, de ses facultés intellectuelles et de son éducation*. Voyez t. XXIII, p. 221.

fait honneur à l'esprit humain, il ne nous est resté que la lie, et dans peu il n'y aura plus rien du tout.

Diderot est à Pétersbourg, où l'Impératrice l'a comblé de bontés. On dit cependant qu'on le trouve raisonneur ennuyeux; il rabâche sans cesse les mêmes choses. Ce que je sais, c'est que je ne saurais soutenir la lecture de ses livres, tout intrépide lecteur que je suis; il y règne un ton suffisant et une arrogance qui révolte l'instinct de ma liberté. Ce n'était pas ainsi qu'écrivaient Aristote, Cicéron, Lucrèce, Locke, Gassendi, Bayle, Newton. La modestie va bien à tout le monde, elle est le premier mérite du sage; il faut raisonner avec force, mais ne pas décider impérieusement. Cela vient de ce que l'on veut être tranchant; on croit qu'il suffit de prendre un ton décisif pour persuader; ce ton peut aider à la déclamation, mais il ne se soutient pas à la lecture. Quand on a le livre à la main, on juge des raisons, et l'on se moque de l'emphase; l'auteur a beau se targuer, on l'apprécie, et on réduit ses arguments à leur juste valeur. Je m'aperçois que ma lettre est bien longue; j'en ai honte, je vous en demande pardon. En finissant, je n'ajouterai qu'un mot: ce sont mes vœux pour la conservation et la prospérité d'Anaxagoras, tant pour cette année que pour une longue suite d'autres; sur quoi je prie la nature et l'esprit qui président au grand tout de vous conserver dans leur sainte garde.

P. S. Pour votre Crillon, il est allé crillonner en Russie; il y a un mois qu'il n'en est plus question chez nous.

136. DE D'ALEMBERT.

SIRE,

Paris, 14 février 1774.

Je ressemble au maître de philosophie du *Bourgeois gentilhomme* de Molière; j'ai lu, comme ce grand philosophe, le *docte traité*
Acte II, scène III.